

« Moi, je suis dans le froid »

Le temps du recours en minorité comme suspension/création
de l'identité du mineur non accompagné

"I'm in the cold"

*The time of legal recourse: A period of identity
suspension/creation for unaccompanied minors*

Patricia Mothes

Volume 13, Number 1, 2024

L'entre-deux comme posture professionnelle en éducation et en
formation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1108894ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1108894ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université de Sherbrooke
Champ social éditions

ISSN

1925-4873 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mothes, P. (2024). « Moi, je suis dans le froid » : le temps du recours en minorité
comme suspension/création de l'identité du mineur non accompagné.
Phronesis, 13(1), 30–47. <https://doi.org/10.7202/1108894ar>

Article abstract

*In this article, we attempt to shed light on how, placed by the law in a situation of
identity suspension that is "impossible to bear," unaccompanied minors (UAMs)
can construct themselves, caught as they are between a unique personal identity
that they know they must mourn in order to be able to stay in the territory, and a
projected identity, also constructed by and within the fantasy of the Other. In this
context, we consider the possible scope for a relationship between UAMs and
social workers or volunteers, and how the understanding of the topology of the
Borromean knot can be used in the training of social workers and volunteers.*

« Moi, je suis dans le froid »

Le temps du recours en minorité comme suspension/création de l'identité du mineur non accompagné

Patricia MOTHES

Laboratoire interdisciplinaire de recherche sur les questions vives en formation et en éducation (LIRFE)
Unité mixte de recherche Éducation, Formation, Travail, Savoirs (EFTS)
Institut catholique de Toulouse (ICT), France
patricia.mothes@ict-toulouse.fr

Mots-clés : mineur non accompagné (MNA) ; Réel, Symbolique et Imaginaire (RSI) ; sociologie clinique ;
rupture ; entre-deux

Résumé : nous tentons de comprendre comment, mis par la Loi dans une situation de suspension identitaire relevant de « l'impossible à supporter », les mineurs non accompagnés (MNA) peuvent se construire entre une identité singulière dont il sait devoir faire le deuil pour pouvoir rester sur le territoire, et une identité projetée, construite aussi par et dans le fantasme de l'Autre. Dans ce cadre, nous nous demandons quel espace peut exister pour une relation au travailleur social ou au bénévole associatif, et comment la compréhension de la topologie du nouage borroméen peut être mise au service de la formation des travailleurs sociaux et bénévoles.

"I'm in the cold". The time of legal recourse: a period of identity suspension/creation for unaccompanied minors

Keywords: Unaccompanied minors (UAM); Real, Symbolic, and Imaginary (RSI); clinical sociology; rupture;
in-between

Abstract: in this article, we attempt to shed light on how, placed by the law in a situation of identity suspension that is "impossible to bear," unaccompanied minors (UAMs) can construct themselves, caught as they are between a unique personal identity that they know they must mourn in order to be able to stay in the territory, and a projected identity, also constructed by and within the fantasy of the Other. In this context, we consider the possible scope for a relationship between UAMs and social workers or volunteers, and how the understanding of the topology of the Borromean knot can be used in the training of social workers and volunteers.

Introduction

Parmi les populations migrantes arrivant sur le territoire français, il en est une qui interpelle par une situation singulière qui fait énigme pour le droit comme pour la pensée : celle des mineurs non accompagnés (MNA). Ces jeunes, majoritairement originaires d'Afrique sub-saharienne, âgés de 14 à 17 ans, atteignent la France après un long voyage souvent traumatique. L'État objecte généralement à leur demande d'être reconnus comme mineurs. Pour le jeune commence alors un deuxième « voyage », le temps d'une procédure de recours en minorité, au long de laquelle il s'agit pour lui de « trouver place » à plusieurs niveaux : pragmatique (l'accès à des preuves d'intégration effectives est un élément essentiel du dossier à constituer pour l'obtention des papiers qui permettront une légalisation de la situation) ou symbolique (il s'agit, toujours dans cette dynamique d'intégration, mais cette fois en termes d'image, de se faire une place d'enfant dans le monde occidental, qui permette de légitimer la demande d'assistance). À l'entre-deux inhérent à la situation migratoire, se rajoute donc pour ce jeune une non-place du point de vue symbolique. Par le franchissement de frontières géographiques et politiques, il passe d'un statut effectif de jeune adulte capable de choisir seul le chemin de l'exil, à l'attente de celui d'enfant, légitime à être pris en charge. Il doit donc cheminer dans un espace qui est à rebours de celui de la vie ordinaire, et donc se constitue en un espace de suspension inédit : ni majeur ni mineur, ni légal ni illégal, ni accueilli ni rejeté. C'est cet espace que nous nous proposons aujourd'hui d'explorer, en tant que processus de (dé) construction identitaire et zone de rencontre (Baeza-Carminatti, 2007) potentielle de l'inter-subjectivité.

Entrées théoriques

Une approche par la sociologie clinique

Le travail présenté ici s'inscrit particulièrement dans le cadre théorique de la sociologie clinique, entendue comme une pensée du global prenant en compte les dynamiques inconscientes qui structurent le sujet. Nous reprenons les mots de De Gaulejac (2014) : « la sociologie clinique a pour objet l'analyse des processus socio-psychiques qui caractérisent les relations complexes et intime de l'être de l'homme et de l'être de la société (...) la démarche clinique consiste à développer des méthodes pour analyser les phénomènes sociaux au plus près du vécu des acteurs. L'objet de la méthode clinique peut se définir succinctement comme l'étude de l'homme en situation et en interaction. Cette sociologie favorise l'émergence d'une parole en situation dans une relation à la fois intersubjective et sociale ».

Dans le cadre qui nous occupe aujourd'hui, il s'agit d'appréhender à la fois des mouvements psychiques récurrents témoignant des tensions vécues lors du chemin migratoire par les personnes concernées, mais aussi d'observer les processus de subjectivation à l'œuvre, dans le discours de jeunes MNA. Ainsi, le MNA est un individu en situation que nous observons sous l'angle de sa psyché. Une part cachée agit et le moi « n'est seulement pas maître dans sa propre maison » (Freud, 2010 [1917], p. 344).

Cette entrée par la psyché se complète des apports de Castoriadis (1975). Ses travaux autour de la conception de l'être fragmenté guident notre réflexion : ici, l'accent est mis sur le caractère fragmentaire de la structure singulière constituée en 5 strates : l'être-premier, l'être-vivant, l'être-psychique, l'être-social-historique, l'être-sujet. Cette structuration permet de prendre en compte le sujet dans ses dimensions multiples et d'asseoir ainsi la pensée du processus de subjectivation comme transition. Elle tend à montrer le surgissement de l'imaginaire comme puissance de mise en forme jusqu'à l'affirmation radicale de la subjectivité humaine comme puissance créatrice. Il s'agit ainsi de penser le MNA comme sujet inscrit, pris dans le social.

Le MNA n'est pas considéré de façon épistémique, il est unique. Il est également divisé du fait de son inconscient et ses actes ou ses paroles relèveront en certains aspects d'une ambivalence constitutive du manque à être du sujet (Lacan, 1971, p. 200). Enfin il est assujéti à diverses institutions : familiales, scolaires, étatiques, etc. (Beillerot *et al.*, 1989 ; Blanchard-Laville *et al.*, 1996). De plus, nous référons à Piaget (1969), en postulant que le sujet apprend en s'adaptant (assimilation et accommodation) à un milieu qui est producteur de contradictions et de déséquilibres.

Ainsi, dans le contexte de notre étude, nous voulons examiner la singularité de la posture psychique d'un MNA au cours du chemin de migration : comment elle s'exprime au travers de son discours, et comment elle se traduit en actes, en choix plus ou moins conscientisés. Dans le temps spécifique qui n'existe pour personne d'autre que le MNA, comment le psychisme opère-t-il dans le processus de construction identitaire ? Par cette entrée clinique d'orientation psychanalytique, nous fondons notre analyse sur la construction d'une vignette clinique visant à retracer la logique du sujet autour de l'épreuve du parcours migratoire, l'épreuve étant entendue au sens de la rencontre avec le Réel de la migration et de la façon dont le sujet verbalise sur celle-ci au travers de son Imaginaire et du Symbolique (Lacan, 1974).

L'apport lacanien : nouage RSI

Nous pensons avec Lacan que le nouage entre les instances symboliques du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire constitue la structure interne du sujet, sa structure psychique dans son rapport à l'Autre et dans son rapport à l'objet. Si le sujet est constitué de matière biologique, il est aussi parlêtre, mis en demeure de penser et de dire la cohérence qu'il trouve à la matérialité de son environnement. Cet environnement va prendre sens, statut pour un sujet particulier, s'intégrant ainsi à la continuité de son histoire de vie par l'articulation de ces trois registres RSI. Cette articulation se fait par un nouage, la trame qui permettra au sujet de prendre sa place dans le monde, de s'y orienter, de s'y inscrire et d'y laisser sa trace. La façon dont se noue la tresse (Lacan, 1973) qui forme la structure du nouage (nœud borroméen) nous semble une entrée pertinente pour penser la clinique avec les MNA.

Le nœud est dit borroméen au sens où chaque rond est noué de sorte que, si un seul se dénoue, l'ensemble se défait. Il illustre la structure du sujet, où les trois consistances, le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique, sont d'importance égale. Une des particularités du nœud est l'ordre dans lequel les instances se nouent, imposant la préséance de l'une sur l'autre au moment de sa constitution. Si un brin doit passer sous un autre et qu'il passe dessus, le rond ne sera pas pris dans le nœud et pourra s'en extraire. Chaque dimension du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire est douée d'une consistance qui lui est propre, nécessaire au nouage des trois registres. Le Réel y a une place particulière. Le Réel du sujet, c'est la nature du nœud, c'est le nœud lui-même. Pour Lacan, le Réel est à la fois une des trois consistances, un des ronds de ficelle, mais aussi le nœud lui-même.

L'existant, c'est ce qui subsiste à rester aux côtés du consistant. « Si les trois registres Réel, Symbolique et Imaginaire se distinguent les uns des autres, s'ils tendent à ne pas s'homogénéiser ou se confondre, c'est en vertu de leur existence, propriété qui fait échapper chaque dimension aux deux autres. Lacan fait supporter au Réel cette fonction de l'existence, car ce qui se maintient nécessairement à l'écart de, reste dans son statut logique d'un accès barré, fermé et relève ainsi bien de l'impossible. Enfin, le trou est dévolu à ce qui fait défaut et manque radicalement à chaque dimension, qu'elle soit réelle, symbolique ou imaginaire ». (Amiel, 2012).

Dans cette option structuraliste que nous reprenons à notre compte au service de l'étude de la structure du MNA, le Symbolique consiste en la capacité de représentation. Il correspond au langage et donc à l'inconscient. L'Imaginaire quant à lui est entièrement permis par le Symbolique. Il est la capacité du sujet à produire du discours, à partir de formes symboliques. C'est le lieu de rencontre de la langue et des pratiques sociales, lieu de rencontre entre des valeurs différentielles de la langue et les activités de la masse parlante. Nous proposons donc de considérer ici dans le champ de l'Imaginaire ce qui a trait aux représentations pré-existantes à la migration que construit le MNA quant au parcours migratoire, au voyage, au (x) pays d'accueil. Enfin, le Réel a un statut particulier chez Lacan, du fait qu'on ne l'atteint pas. « Le Réel, c'est l'impossible », constitué ici de la migration dans son aspect expérientiel, et l'impossible à maintenir l'identité antérieure qui est son corollaire.

La position subjective du chercheur et le contre-transfert

Depuis Durkheim, il est évident qu'en sciences sociales, le choix de la recherche n'est jamais neutre et que la dimension subjective est incontournable (Chiseri-Strater, 1997). Nous postulons avec Austry et Berger (2009) du vécu éprouvé comme source de compréhension nouvelle du social, et c'est en ce sens que nous précisons que nous avons été longtemps engagée dans le collectif d'accueil qui est le cadre de ce travail, et que notre petite histoire familiale croise la grande histoire de la migration à plusieurs endroits.

Disant cela, nous disons aussi à la fois notre implication au sens de Ardoino (1990) et la place que nous donnons dans l'analyse de ce travail aux processus (contre) transférentiels en jeu dans cette recherche. Ainsi, le déjà-là constitué de cette histoire familiale et de cet engagement militant est-il part implicite d'une recherche qui interroge relation et posture de l'autre dans le cadre du travail avec les MNA, le chercheur faisant partie de cet autre, acteur social de la relation. Le travail de recherche et son outillage symbolique et matériel intervient donc comme élément de « couverture » (Devereux, 1967) permettant au chercheur de mettre à distance son angoisse pour en faire un objet de travail. Ainsi par la prise en compte systématique et profonde des mécanismes psychiques en jeu dans le travail de recherche, la subjectivité du chercheur nourrit la scientificité du travail présenté.

Problématique et questions de recherche

Du point de vue légal, en France, le jeune arrivé seul sur le territoire français est considéré comme devant être reconnu mineur pour être pris en charge, et ce quels que soient les documents d'identité qu'il puisse (ou pas) présenter. Ainsi, le jeune est accueilli par une structure généralement associative sous délégation de mandat du Conseil départemental chargée d'évaluer sa minorité. Cette évaluation, fort critiquée (Carayon, Mattioussi, Vuattoux, 2018), se révèle défavorable dans la grande majorité des cas. Le jeune est donc alors considéré par l'État comme majeur. Cependant, la Loi prévoit la possibilité de faire recours de la décision auprès du juge pour enfants. Pendant la durée de son recours le jeune n'est pas considéré comme mineur, puisqu'il est en train de faire cette demande de reconnaissance. Il n'est pas non plus majeur, puisqu'il refuse cette identité et demande à être pris en charge en tant qu'enfant. Nous observons ici en quoi cette anomalie du droit constitue un espace qui, bien que contraint et source de souffrances, peut être un espace privilégié de création pour ces jeunes.

En effet, ce qui, d'un point de vue extérieur et non concerné, pourrait être considéré comme une négation autoritariste de l'identité, et donc facteur de trauma, semble pourtant ouvrir un espace de possible dont certains jeunes se saisiraient dans une dynamique de construction identitaire. Ainsi, dans un mouvement probablement impensé, la niche juridique pourrait créer chez certains jeunes un espace qui permette à la fois de faire rupture avec l'histoire personnelle pré-migratoire, mais aussi, consubstantiellement, de faire lien avec le projet subjectif. En créant les conditions d'une pensée de l'impensé, c'est-à-dire en posant, avec toute l'autorité de la Loi, qu'une personne peut n'être ni un enfant ni un adulte, dans une société qui ne connaît que l'un ou l'autre, l'État offre à une catégorie sociale la possibilité de s'inventer, de se recréer, de se penser en dehors mais avec l'histoire. Comment se vit cette première dimension d'entre-deux chez le jeune concerné (si l'on considère le parcours de migration du MNA chronologiquement à partir du moment de son arrivée sur le territoire français) ? Comment le jeune s'en saisit ou la subit-il ? C'est ce point que nous souhaitons tenter ici de décrire dans une visée épistémologique.

Dans un premier temps, il nous semble important de rappeler que les personnes migrantes ici considérées sont pour la plupart des adolescents, âgés de 14 à 17 ans (Bourgi *et al.*, 2021). Ce n'est pas anodin. L'adolescence est une période spécifique de la vie de l'être humain, notamment caractérisé par des changements physiques mais aussi psychiques et sociaux parfois accompagnés par des rites de passages dans les anciennes sociétés traditionnelles et souvent plus longues dans les sociétés contemporaines développées. D'un point de vue psychique, l'adolescence désigne une étape de transition entre l'enfance et l'âge adulte et constitue une étape de réorganisation du complexe d'Œdipe (Freud S., 1905). Ainsi l'équilibre entre le moi, le ça et le surmoi se défait et se réorganise entraînant ce qui est décrit parfois comme une crise qui peut prendre des formes violentes, de délinquance voire engendrer certaines pathologies : phobies, troubles dépressifs, *etc.* L'adolescence se situerait dans une dynamique de désir et de transgression pour obtenir la jouissance (Heinis, 2021). Toutefois cette période n'est pas toujours chaotique. L'anthropologie montre comment les rites de passages (Van Gennep, 1909, cité par Jeffrey, 2008) accompagnent cette mutation : rites religieux, diplômes, service militaire. Ainsi, l'adolescent migrant migrerait dans un double sens : à la fois par l'expérience migratoire et par son adolescence. Pour les MNA, cette étape serait encore plus complexe, car elle supposerait un certain oubli de leurs proches pour accéder à une situation supposée socialement plus aisée (Shafak 2008).

Enfin, ces MNA ont une spécificité : contrairement à d'autres enfants migrants, ils ne sont pas accompagnés de leur famille ou d'un quelconque référent adulte. Ils viennent seuls, dans une démarche d'autonomisation

qui, si elle peut se constituer en rite de passage et de rupture, reste néanmoins fort singulière. « Processus adolescent lui-même (trop souvent négligé), éloignement de leur environnement culturel, fragilisation de leurs parents, histoire traumatique plus ou moins récente », les diverses facettes de l'adolescence du MNA rendent les remaniements identificatoires liés au bouleversement intrapsychique plus délicats (von Overbeck Ottino et Ottino, 2001).

Le parcours de migration est un passage à plusieurs niveaux : non seulement la personne migrante quitte un pays pour un autre, en traversant plusieurs au passage, si l'on considère les trajectoires des MNA (Withol de Wenden, 2021), mais elle quitte aussi un environnement culturel pour un autre, parfois une position sociale, une famille, ... Il est question de connu et d'inconnu, mais il est aussi question de Réel et d'Imaginaire. Dans la migration, il y a ce qui est de l'ordre du Réel dans le pays d'origine, de départ, et qui, parce que le quotidien structure aussi l'individu, se constitue comme un environnement singulier et subjectivant. La construction du projet migratoire répond aussi à une projection plus ou moins consciente vers un territoire d'arrivée. Cette projection s'effectue au moins partiellement dans le pays de départ, d'origine, et, dans la mesure où même si elle s'appuie sur un certain nombre d'éléments rationnels et pragmatiques, elle est projection / anticipation par essence, elle s'appuie sur pour une grande part sur l'Imaginaire tel que défini par Lacan (séminaire sur l'angoisse), c'est-à-dire comme l'ensemble des images qui forgent l'identité. Il est distinct de l'imagination et du fantasme, dans la mesure où l'imaginaire renvoie au caractère formateur de l'image.

Car penser le départ en migration, c'est penser un ailleurs. Un ailleurs raconté peut-être, ou découvert au fil des réseaux sociaux. Dans tous les cas, un ailleurs qui est à la fois hors de nous et en nous. À ce titre, cet ailleurs, en ce qu'il est partie prenante du projet existentiel, constitue et définit la personne migrante, et ce, avant même son voyage. Le migrant est, même si ce n'est que pour lui (un nombre non négligeable de MNA partent sans en informer leur famille au préalable), celui qui va partir, celui qui a déjà pensé l'ailleurs, et cela fait identité au même titre que sa nationalité, sa couleur de peau ou son histoire personnelle. Or, au cours du parcours migratoire, cette identité construite dans l'avant migration va se confronter au réel du pays d'accueil (voire des pays d'accueil). Car le réel diffère souvent de l'Imaginaire. Ainsi, au-delà du simple principe de réalité, et compte tenu des circonstances particulières des chemins de vie dont nous discutons ici, de la confrontation peut naître la difficulté de subjectivation. Comment, cette identité partiellement construite dans l'avant et l'Imaginaire peut-elle réagir à la confrontation au Réel ? Comment cette confrontation peut-elle se parler avec les proches restés au pays et vivant peut-être encore dans le fantasme collectif qui a généré la dynamique de départ ? Lorsque l'on est un MNA, parti en Europe pour réussir des études, trouver un travail et envoyer de l'argent à sa famille, que peut-on dire de la procédure d'évaluation, de ses délais, de sa violence ? Que peut-on dire de celui qu'on est, sans l'avoir voulu vraiment mais tout en assumant la responsabilité du départ ? Nous décrivons ici comment le discours se construit et se reconstruit tout au long de l'attente, pour faire lien et faire sens, dans une dynamique de création/construction de soi qui fait place tout en permettant de se faire une place. Nous tentons de comprendre comment, mis par la Loi dans une situation de suspension identitaire relevant de l'impossible à supporter, le jeune mineur isolé peut se construire entre une identité singulière non-conforme aux attentes, dont il sait devoir faire le deuil pour pouvoir rester sur le territoire, et une identité projetée, construite aussi par et dans le fantasme de l'autre (Mothes, Cadiou, 2021).

Dans ce cadre, quel espace peut exister pour une relation au travailleur social ou au bénévole associatif ? Car le jeune n'est pas seul. Dans ce temps suspendu, il est confronté à l'Autre, entendu comme instance symbolique (la justice, l'aide sociale à l'enfance, etc.), ou singulière (les militants des structures associatives d'aide et de défense des droits, les travailleurs sociaux, etc.). Au cours de son parcours sur le territoire français, le jeune est confronté à de multiples référents qui se constituent comme autant d'obstacles et / ou de possibles. Ils sont autant ceux qui ont le pouvoir de décréter (ou non) la minorité, que ceux qui peuvent fournir assistance quotidienne, ou ceux qui emprisonnent, sanctionnent, expulsent. À chacune de ses relations, le jeune doit se présenter, expliquer qui il est, et ce quel que soit le degré d'inimitié du questionnement. Nul droit au silence : se montrer sympathique, docile, poli, expliciter son parcours, parfois en accentuant les difficultés, expliquer son projet d'intégration, sont autant de passages obligés pour obtenir de l'aide et / ou pouvoir rester / poursuivre son voyage. Or chacune de ces relationnalités crée un nouvel espace d'entre-deux. On le sait, le parcours migratoire est semé de difficultés, d'embûches que l'on détourne au moyen de petits stratagèmes pour lesquels la notion d'illégalité n'a pas cours. Or, ces éléments de vie migratoire n'ont souvent pas leur place dans la discussion avec l'autre non migrant. Il s'agit donc de les taire.

En disparaissant de l'espace social, ces éléments de discours qui sont aussi des éléments de vie créent des manques, des trous dans la compréhension, qu'il est tentant de remplacer par des allégations mais plus entendables socialement. Et la personne migrante se retrouve alors dans un deuxième niveau d'entre-deux, naviguant selon ses interlocuteurs entre ce qui se dit, ce qui ne se dit pas, ce que l'on a envie de dire et ce que l'on ne peut pas.

De l'autre côté, de la place de l'aidant, de l'accompagnant, de la famille d'hébergeant solidaire ou du bénévole associatif, il y a pourtant généralement la volonté de mettre en place un dialogue qui soit le plus honnête possible, puisqu'il est ici essentiellement question d'aider, mais aussi parce que la démarche est ancrée dans une pensée humaniste, accueillante, de l'hospitalité (Derrida, 1995-1996, éd.2021) qui implique de faire connaissance avec l'autre et de s'engager dans la relation.

Nous nous proposons ici d'investiguer la situation d'entre-deux du jeune MNA en regard de la relation qu'il se doit d'établir avec les différents acteurs de l'accompagnement de son parcours migratoire. À ce titre, il convient de différencier les professionnels des métiers de la présence sociale et de l'intervention directe (Maurel, 2000), et les militant-e-s associatif-ive-s, du moins en termes de profession et de rapport à l'institution. Ainsi, le professionnel est-il par exemple contraint dans sa pratique par les injonctions bureaucratiques, mais aussi par la substitution du « droit des faits » au « droit du statut » qui implique que, à la difficulté du contact quotidien avec « la misère du monde », s'ajoute celle de l'élaboration ad hoc d'un diagnostic où ni la règle ni les faits ne s'imposent d'eux-mêmes (Reynaud, 1989). Historiquement, le passage symbolique des métiers du travail social à ceux de l'intervention sociale signe le passage du « travail sur autrui » (Dubet, 2002) au « travail avec autrui » (Astier, 2007), mettant la relation (et son corollaire l'« accompagnement ») au centre de la pratique. D'un autre côté, si la question de l'engagement militant auprès des MNA est peu investiguée, une hypothèse en lien avec un déjà-là marqué par la migration peut être posée (Mothes, Cadiou, 2020a, 2022).

En termes de nouage, il s'agit ici, d'un côté pour l'acteur social, d'avoir accès à un réel justifiant la relation d'aide, et de l'autre, pour le jeune, de faire état d'un réel qui puisse permettre la mise en place de cette relation d'aide. Pourtant, le réel de l'acteur social, qu'il soit professionnel ou bénévole, n'est pas celui du jeune. En effet, Bolzman (1996 ; 2002 ; 2006) et Bauman (2004) ont, parmi d'autres, documenté les processus dynamiques de réélaboration du lien induit par la situation migratoire et, dans le contexte certes différent de l'émigration algérienne, Sayad a mis en évidence les processus de conformation à la doxa du pays d'accueil spécifiques de la migration. Considérer les aménagements de discours comme des étapes essentielles et nécessaires aux parcours migratoires, car constitutives de la subjectivation du jeune migrant MNA, dans une « invention de soi » (Kaufmann, 2004) entendu comme un processus subjectif reposant sur le décalage entre soi et autrui, revient à questionner la capacité de l'acteur institutionnel ou associatif à accepter les parts d'ombre du discours tout en persistant à se considérer dans une relation saine et entière. Ainsi, nous faisons l'hypothèse que la relation consiste ici à travailler avec un réel qui n'est ni le réel de chacun des sujets en présence ni un commun. Dans ce cadre, nous cherchons comment la compréhension de la topologie et de l'articulation, dans ce cadre précis, du nouage borroméen (Lacan, J., séminaire RSI du 17 décembre 1974) peut être mise au service de la formation des travailleurs sociaux et bénévoles afin de mieux appréhender la relation avec le MNA.

Cadre méthodologique

Méthodologie générale de travail

La recherche présentée ici s'inscrit dans un travail au long cours mené sous forme de recherche participante au sein d'un collectif d'accueil et d'accompagnement aux mineurs isolés du Sud de la France. Ce collectif regroupe militant-e-s et bénévoles à titre individuel-le-s et groupes constitués ou associations, dans l'objectif de permettre l'accueil, l'accompagnement et l'accès aux droits des mineurs isolés (devenus depuis sa création Mineurs Non Accompagnés) arrivant dans la région. Il fournit une assistance juridique assurée par des avocat-e-s bénévoles, organise l'hébergement des jeunes le temps du recours et de la reconnaissance en minorité, dispense des cours d'alphabétisation, de scolarisation primaire et d'accompagnement aux devoirs, accompagne l'accès aux droits en matière de santé et de scolarité. Il assume aussi une tâche de plaidoyer et de revendication dans le champ du politique et vise à une transformation du cadre légal relatif aux MNA.

Entre 2014 et 2016, l'annonce par le Conseil départemental de l'arrêt de la prise en charge d'un certain nombre de populations vulnérables, dont les mineurs isolés étrangers, et de la création de structures d'évaluation de la minorité a généré un mouvement social important, de soutien et d'aide à ces jeunes migrants, de la part de militant-e-s et travailleurs sociaux locaux. C'est ce terrain en construction et en évolution qui a été investi au sens de la sociologie participante (Bogdan et Taylor, 1984). Le travail mené au sein de ce collectif, et indépendant des tâches de bénévolat, s'est construit dans une collaboration avec les acteurs, et a notamment été utilisé à des fins de plaidoyer. Il a couplé tenue systématique de carnets de recherche, entretiens libres et semi-directifs, et compilation de documents de communication issus du-dit collectif et d'autres organisations militant en faveur de l'accueil des MNA et/ou des migrants en général.

Il investigate, sur plusieurs années, plusieurs dimensions relatives à la question des MNA (Mothes, Cadiou, 2020a ; 2020b ; 2021a ; 2021b ; 2022), dans un empan qui va de la sociologie à la clinique en passant par la didactique et les sciences de l'éducation qui sont notre ancrage premier. Le corpus est constitué de récits d'expériences, d'entretiens et d'un corpus documentaire recueilli au long de cinq années d'observation participante dans un collectif d'accueil de MNA du sud-ouest de la France. Ce corpus fonde l'analyse, mais seuls des extraits seront utilisés dans cet écrit.

Constitution du corpus

Le corpus utilisé dans la rédaction de cet article se limite aux entretiens tenus avec Felipe, un jeune Guinéen accueilli par le collectif en 2019, rencontré à son arrivée en France, puis, dans un deuxième temps, après la reconnaissance de sa minorité. Il donne une place prépondérante à la parole analysée en tant que discours, c'est-à-dire qui se constitue comme vérité à l'insu du Sujet. Nous nous centrons ici sur une dimension clinique qui nous semble constituer un nœud du travail : celle de la position psychique du MNA, à l'aune du parcours migratoire.

Les entretiens formels ont été conduits dans une approche clinique qui laisse une place prépondérante à la parole du sujet : il s'agit de le laisser dérouler librement sa parole afin de mieux cerner sa singularité, notamment psychique (associations des signifiants du sujet, Lacan, 1971). Ici, le chercheur limite au maximum ses interventions et reconnaît en la parole de la personne interrogée une forme de savoir qui fonde le travail d'analyse. « Celui qui parle ne se limite pas à livrer des informations : en s'engageant, il entre dans un travail sur lui-même, pour construire son unité identitaire, en direct, face à l'enquêteur, à un niveau de difficulté et de précision qui dépasse de loin ce qu'il fait ordinairement. » (Kaufman, 1996, p. 60-61). Le guide d'entretien est peu contraignant, limitant seulement les informations aux questions relatives au vécu migratoire (expériences et ressentis) depuis l'arrivée sur le territoire français, ainsi qu'à la scolarisation. Une partie des données provient aussi d'entretiens informels, tenus dans des moments d'activités conjointes, ou lors de conversations téléphoniques ou par *WhatsApp*.

Traitement du corpus

Les données des entretiens ont fait l'objet d'un traitement par attention flottante (Freud, 1900), couplée à une analyse clinique outillée par les apports de la psychanalyse cités plus haut, et qui convoque notamment le concept de l'épreuve et le triptyque lacanien RSI. Il s'agit de repérer des traces du surgissement de l'inconscient dans la parole du moi au travers des associations libres, lapsus, ruptures de logique...

In fine, nous proposons une construction de cas qui donne à voir comment le sujet (ici Felipe) a appréhendé l'épreuve de la migration en tant que transition / construction identitaire. Cette construction de cas contient une part informative sur le sujet, mais aussi subjective, au cœur de sa singularité. Elle est présentée sous forme d'une formule signifiante qui résumerait la position du sujet vis-à-vis de sa posture. L'observation clinique et la construction de cas sont des constructions de la recherche et relèvent de nos subjectivités (Devereux, 1967).

Felipe : « Moi, je suis dans le froid »

Felipe naît en Guinée. Petit, il s'imagine footballeur ou diplomate. Il parle Pular, Soussou, Français et l'Anglais en raison de l'école, un peu Arabe, un peu d'Espagnol « *appris dans les livres* ». Il est scolarisé jusqu'en

9^e (équivalent de la quatrième), avec un bon niveau. Quand sa mère décède, il est confié à sa tante et arrête l'école pendant 1 an et demi-2 ans pour travailler. L'entente avec ses cousins n'est pas très bonne. La situation politique est difficile : « *c'est dangereux* ». Par contraste il nourrit un rêve autour de la France : « *la démocratie... Heu la richesse... Des grands hommes... Des grands penseurs* » [...] « *ç'a été des causes qui m'ont poussé à venir en France* ». Il choisit de partir fin 2018. Cette migration est décrite comme une épreuve dont il ignorait la teneur réelle : ... « *si/tu te retrouves dans (soupir/sourire) le désert et que tu arrives à t'en sortir tu as un autre aussi/un autre problème/ça sera la mer/et après tout ça tu rentres en Europe/et y a l'administration* ». Il arrive en France en mars 2019. Adressé au DDAEOMIE, il est débouté et mis à la rue, où une bénévoles le rencontre et lui propose de rejoindre le collectif d'accueil des MNA local. Il y trouvera une assistance juridique pour son recours en minorité, et un accompagnement social et scolaire. Il fait une remise à niveau puis est scolarisé en bac pro froid. Il a d'excellents résultats scolaires (le CIO l'a évalué au niveau bac), mais dit apprécier l'enseignement professionnel et la possibilité de travailler de ses mains. Sa voie professionnelle correspond à un projet élaboré au pays : il avait observé le métier d'installateur en climatisation alors qu'il était manoeuvre. Il voudrait poursuivre vers un post-bac dans cette spécialité.

Il a choisi la France pour sa langue et de ses idéaux : démocratie, richesse, influence culturelle, ... Il détaille sa représentation de la démocratie française comme étant un pays d'opportunités. « *il fallait que je vienne en France/ça m'attirait beaucoup/déjà niveau langue/en Espagne j'comprendais pas trop/c'était un peu difficile/j'me suis dit qu'en France heu comme j'suis dans un pays francophone heu ça va être moins de problèmes/et la France dans le monde aussi c'est un grand pays (...)* ça représentait pour moi la démocratie heu la richesse/des grands hommes/des grands penseurs/tout ça/la France, avec tout ce qu'elle a comme potentialités/comme l'une des pays l'un des pays le plus riches au monde/le pouvoir qu'il y a ici la démocratie ouais ç'a été des causes qui m'ont poussé à venir en France ».

La confrontation au réel est rude, et Felipe se dit choqué de l'accueil qui lui a été réservé « *en fait heu déjà en Afrique quand tu entends parler de la France et tout en Europe/bah tu t'imagines pas que qu'arrivé une fois en France tu rencontreras les difficultés qu'on a rencontrées/déjà que les gens que les mineurs soient/les mineurs isolés dorment à l'extérieur au dehors tu vois/ils sont pas pris en charge par le conseil départemental du coup/on dormait dans des conditions qui sont vraiment difficiles/et ensuite j'pensais pas qu'aussi/on allait avoir toutes les questions heu qu'on a eu à répondre au DDAEOMIE parce qu'au DDAEOMIE on a vraiment été bombardé de questions que tu t'attends même pas/des questions vraiment bizarres/ça c'est vraiment une chose aussi qui que j'm'attendais pas/et ç'a été la difficulté aussi de d'être pris en charge c'est une des choses aussi que j'm'attendais pas parce que j'pensais pas que ç'a allait prendre tout ce temps toutes ces procédures/pour un mineur* ».

Felipe est reconnu mineur en appel en 2020 : il ne dépend plus du bénévolat, va vivre en foyer et peut suivre un apprentissage puisqu'il a un représentant légal (le Conseil départemental) et donc gagner de l'argent. Il souhaite poursuivre en BTS, même s'il aspire à la diplomatie, la philosophie, cite Sartre. « *J'aimerais pas m'arrêter au bac (...)* j'aimerais aller en BTS heu faire... *Dans ce que j'fais j'aimerais continuer dans ce que j'fais... le plus loin possible ça me plaît beaucoup... C'est moi qui l'a choisi j'suis pas je ne me suis pas retrouvé là par hasard* ». Il pointe les différences en matière d'apprentissage entre son expérience guinéenne et son vécu français : moins d'élèves, plus de méthode, moins de violence, plus d'accompagnement. Il souligne aussi le contexte aidant : les bibliothèques, internet, les parents éduqués qui peuvent aider. Il s' imagine fonder sa famille et vivre ici. « *Dans dix ans ?... J'm' imagine heu... Déjà avec mon boulot... avec mon appartement... ouais avec heu mon compagnon ma compagne (sourire) pardon avec ma compagne... ouais en France... parce que j'aimerais bien rester en France... si tout va bien* ».

Felipe a choisi une filière « Froid » en raison d'un métier qu'il a observé en Afrique. « *J'ai été dans un... Dans un chantier j'faisais j'faisais j'étais manoeuvre j'travaillais avec heu des gens qui font qui faisaient du froid ils installaient le conditionnement du froid et de l'air dans le bâtiment c'est là que j'ai assisté ces personnes et j'suis tombé amoureux du métier* ». Le froid c'est indispensable dit-il, ça protège. Cette technique s'oppose à la Guinée dont il dit en parlant de la situation politique que c'est chaud. Felipe est un jeune homme maîtrisé, calme, « froid » dans ses émotions pourrait-on dire. En même temps ce signifiant est relié au nom du *squat* où il a été hébergé : la glacière (nommé ainsi car il se trouvait rue de la glacière) et « *à la saleté et au froid* » qui y régnaient.

Felipe dit bien qu'il avait en Guinée un bon niveau scolaire et qu'il aurait souhaité faire des études, que c'est aussi partiellement pour cela qu'il a choisi la France (« *les grands hommes* »). Mais son discours est empreint du principe de réalité : il doit travailler, vite, pour avoir des papiers et pouvoir gagner de l'argent, dont on sait qu'il servira à rembourser les passeurs et permettre à sa famille rester au pays de survivre. Cet apparent paradoxe se retrouve dans ses propos : « *ce que j'aime bien c'est l'atelier/parce que moi j'suis dans le froid/on utilise souvent les tubes/façonner des tubes faire heu des planchas heu j'aime bien l'atelier parce que là-bas c'est la pratique* » vs l'école

non non j'aurais pas continué vu/ les problèmes familiaux qu'il y avait/ parce que j'étais déjà avec ma tante/ je vis pas avec mes parents/ mes parents ils étaient séparés/ ma mère était décédée heu/ avant que je ne sorte j'ai été vivre avec ma tante/ et là j'avais des cousins heu/ avec qui ça n'se passait pas très bien/ et je partais plus à l'école parce qu'il fallait que j'aille heu vendre des choses pour emmener un peu d'argent/ du coup l'école c'était pas très très important pour ma tante qui a jugé nécessaire de me de m'enlever à l'école/ du coup je partais pas à l'école dans le j'aurais pas continué les études si j'étais en Afrique non (sourire) j'aurais pas continué ».

Le projet d'apprentissage passe ici au second plan derrière les contraintes contextuelles, mais le discours de Felipe relève le conflit auquel il est confronté « *même si on me propose d'aller en général je pourrai pas en général parce que moi ce que je veux c'est travailler avec mes mains faire quelque chose de vraiment... de... un métier quoi... dans ce que je fais je me sens très bien / si j'arrive à continuer dedans ça me fera plaisir* ». Le processus de construction identitaire de Felipe, qui traverse le projet migratoire, tient compte de l'injonction institutionnelle : « *moi je ne pourrai pas* » dit-il, car il a bien compris qu'une scolarité en lycée général le priverait des papiers qui sont la clef de son parcours. Notons aussi l'hésitation dans ces propos « *moi, ce que je veux, c'est...* ». Que dit Felipe dans cette hésitation, si ce n'est la frustration de son désir ? Car F. désire. Ce voyage, il l'a pensé avec un objectif principal : faire des études. Mais là encore, le réel vient faire obstacle et il impacte les choix de Felipe. Le discours témoigne alors de l'acte de déni : Felipe renie son projet initial et lui substitue une forme d'allégeance à l'injonction institutionnelle. En posant que ce qu'il veut devient « *travailler avec ses mains* », Felipe entre dans le désir de l'institution, tend à prouver (une fois de plus ?) sa volonté d'être ce que l'on attend de lui : soumis et intégré. Il termine en mentionnant « *Ça me fait plaisir* », témoignant ainsi d'une forme de jouissance dont on peut supposer qu'elle est moins liée au renoncement qui vient de s'opérer dans le Réel qu'à l'Imaginaire de la légalisation qui se forme alors.

Discussion

Le passage migratoire comme construction identitaire

La migration en général, et celle des MNA en particulier, est devenue au cours de ces dernières années un sujet d'actualité et de préoccupation croissante. Migrer conduit les individus à se positionner entre deux mondes : leur pays d'origine, et leur pays d'accueil. Pour les MNA, c'est un premier entre-deux subjectivant : il s'agit de quitter le connu, le « familial », pour aller vers l'inconnu, dans une démarche métaphorique du passage à l'âge adulte.

Pour tout sujet, le fait de devoir se situer entre ces deux mondes significatifs, génère une certaine instabilité, laquelle à son tour provoque des ruptures (Zittoun, 2007), au moment où les « *representations or understandings of a part of the world are not anymore adequate to apprehend and organize the given of her experience* » (p. 190). Du moment où les acquis obtenus précédemment ne permettent plus de définir le nouveau monde, les individus doivent développer un nouveau modèle d'interprétation pour y donner un sens. L'auteure parle de « *transition* », en tant que « *processus de reconstruction* » (p. 189) qui suit la phase de « *rupture* ». Le MNA quittant seul son pays se trouve donc d'abord dans la phase de rupture inhérente à l'acte migratoire, puis dans un processus de reconstruction. Ce processus second a ses particularités concernant ces jeunes, puisque la plupart des MNA ont choisi de partir. Certes, pour des motifs plus ou moins contraignants, la crise d'adolescence et l'envie de découvrir le monde n'expliquant pas tout, mais leur situation, même si elle est souvent économiquement et socialement très difficile, est généralement différente de celle de ceux poussés par la guerre ou la famine. Pour le MNA, cette rupture est donc d'autant plus importante que, au-delà même de la famille, la culture, ... il laisse aussi au pays son identité de jeune, pour s'engager dans un parcours long et semé d'embûches qu'il devra affronter au même titre qu'un adulte. Erikson (1950) explique qu'au cours de son adolescence, le jeune se retrouve souvent confronté à une période bouleversée, caractérisée par de nombreuses crises personnelles et sociales qui remettent en question le « *je* ».

En se trouvant projeté dans le monde des adultes, l'adolescent doit alors se reconstruire une nouvelle identité en s'appuyant sur des nouvelles situations et repères sociaux, culturels et géographiques qui demeurent à sa disposition. Pour un adolescent migrant, les choses se montrent plus difficiles, car non seulement cette crise est doublée de la rupture migratoire, mais en plus il ne possède pas encore les repères suffisants pour

construire un nouveau sentiment d'appartenance au pays d'accueil. Durant son parcours migratoire, le entre-deux rives devient donc aussi pour le MNA un entre-deux psychique et social.

La (re) connaissance de cet entre-deux psychique et social pose avec acuité la question du réel, entendu, au sens lacanien du terme, comme un champ qui n'a de sens que dans la trilogie RSI. Ici, le réel, c'est ce qui fait symptôme de la vie, le trou, le décrochage de la réalité avec laquelle il ne se confond pas. En ce sens, c'est bien dans le nœud borroméen que le réel prend sens, et l'on voit combien cette intrication permet de mieux comprendre les enjeux de l'espace de l'entre-deux pour la construction identitaire du MNA.

Dans une situation non migratoire, le jeune adolescent, confronté à cette crise existentielle que nous évoquons plus haut, va trouver dans son entourage des éléments auxquels se raccrocher et qui vont faire culture subjectivante de cette nouvelle identité d'adulte à laquelle il aspire. Pour le MNA, ces piliers disparaissent, et les ressources doivent être trouvées ailleurs. Consubstantiellement, ces ressources peuvent faire l'objet d'un choix par le MNA. Il ne s'agit plus de subir son contexte social et familial, mais de se choisir une nouvelle famille, une nouvelle vie, réinventée de bout en bout. Cette (ré) invention concerne à la fois des éléments matériels : se choisir un nouveau nom, un nouvel âge, un nouveau passé scolaire ou en faire abstraction pour mieux coller aux attentes supposées des pays d'accueil ou aux vrais / faux documents fournis par les passeurs. Elle peut aussi atteindre des éléments plus intimes de la psyché : nul n'est plus là pour dire l'histoire du jeune, son ancrage. Il peut donc choisir à loisir d'être quelqu'un d'autre, et ce quelqu'un peut changer au fil du parcours migratoire, selon les pays d'accueil et les stratégies choisies.

Ainsi, Felipe, enfant choyé, turbulent mais intellectuellement brillant dans sa première vie, puis pièce rapportée négligée dans la famille de sa tante, devient-il manœuvre sur des chantiers en se faisant passer pour plus vieux qu'il n'est, puis passager d'un camion qui va traverser le désert, alors que là il s'est rajeuni, étudiant en Espagne après avoir acheté une carte universitaire, puis enfant demandant assistance, puisqu'il a 16 ans à son arrivée sur le territoire français. Sans remettre en cause la violence, les douleurs et traumatismes causés par ces parcours migratoires dont on sait les risques et les dangers, notons que, pour celui qui comme Felipe atteint son but (au moins géographique), dirons-nous sans trop de dommage, le possible existentiel est immense.

Ce possible a cependant un revers, qu'il convient de ne pas négliger à la fois dans l'intérêt de la recherche et dans celui des jeunes concernés : celui de l'oubli. L'oubli de soi, l'oubli de sa singularité. Les adaptations que nous venons de décrire et qui sont inhérentes aux conditions de la migration sont aussi fort dépendantes du contexte de domination dans lequel s'exerce cette migration. Migrer, ce n'est pas choisir de partir en vacances ou en expatriation. C'est être contraint de quitter son pays et son environnement familial pour se diriger vers un ailleurs dont on pense, sans aucune assurance, qu'il sera meilleur pour nous. C'est aussi quelque part, se quitter soi pour le fantasme de la réinvention et du recommencement. Il y a certainement de la jouissance dans cet acte, il y a du risque aussi. Celui de la rupture du moi, quand les identités multiples revêtues au fil de la route sous la contrainte du chemin et avec la nécessité absolue, vitale de cacher du mieux que l'on peut ce que l'on est, deviennent si présentes qu'elles forment une carapace inviolable qui rend inatteignable le soi. Quand devoir paraître qui on n'est pas rend impossible le retour à soi, soit qu'on ne sache plus vraiment ce qui est de l'intrinsèque et du construit, soit que la morale nous empêche de l'accepter. Car le chemin est aussi un chemin de débrouille, où les concessions avec soi-même se doivent d'être, sous peine de rester en route. C'est ce qui fait de la migration un chemin de construction identitaire, c'est aussi ce qui fait que le retour sur soi, le bilan post-voyage, peut être lourd à porter (Stévenin, Touati, Guegan, 2018).

Pourtant, objectera-t-on, nombreux sont ceux qui arrivent, qui y arrivent. Certes. Le trauma est singulier. Dans ce contexte de transition singulière, au travers des pays et cultures traversées (on parle généralement de pays d'origine et de pays d'accueil, en oubliant que les parcours migratoires des MNA traversent bien plus d'États, et que leur séjour, selon les conditions propres à chacun, peut y être très long, puisque le même voyage peut prendre de 5 mois à plusieurs années), dans cet entre démultiplié, la construction identitaire se fait, de bric et de broc, sous la contrainte, et avec une dynamique propre : bricoler pour ne pas se perdre (Belguidoum, 2000). C'est bien ce qui ressort du discours de Felipe lorsqu'il met en regard son amour des lettres et de l'atelier : « *alors je lis la poésie beaucoup / c'est beau les mots tu vois / et puis ça aide à penser / j'écris aussi dans ma langue et en français (...) c'est bien j'ai beaucoup appris surtout en histoire et en français* » vs « [...] » « *Ce que j'aime bien c'est l'atelier / c'est-à-dire la pratique / nous avons des ateliers à faire à l'école pour façonner c'qu'on les tubes / parce que moi j'suis dans le froid / on utilise souvent les tubes / façonner des tubes faire heu des planchas heu j'aime bien l'atelier* »

parce que là-bas c'est la pratique», ou bien lorsqu'il recrée, par le langage et dans le temps de l'entretien, la cohérence de son chemin d'adaptations.

L'entre-deux comme espace de bricolage

Etiemble et Zanna (2013,) développent une typologie du MNA qui nous éclaire à la fois sur le profil de Felipe et sur les tensions qui peuvent l'animer. Ainsi, selon ses dires, Felipe serait plutôt un MNA de type « mandaté-étudiant » : « *Le mandaté-étudiant envisage le dispositif de protection comme l'espace idéal pour réaliser son projet de départ. (...) Il met également en avant son isolement et son désir de faire des études. Son projet est clair, acquérir un métier, correspondant à son parcours scolaire antérieur, son milieu social et nourrir des aspirations impossibles à concrétiser dans son pays (coût des études, discriminations). (...) Pour les professionnels, l'enjeu éducatif consiste alors à les amener à revisiter leur projet d'études longues – peu réaliste – pour s'orienter vers des formations plus courtes, en raison notamment de la durée limitée de la prise en charge à la majorité (maximum 21 ans) et des contraintes du titre de séjour* » (p. 10). On retrouve ici les caractéristiques du parcours de Felipe, arrivé avec un niveau bac attesté par l'administration française, et parlant couramment le français en plus de 4 autres langues au moins, mais scolarisé dans un premier temps en MLDS (dispositif de raccrochage scolaire mis en place originellement pour les élèves ayant quitté l'école et éprouvant des difficultés à raccrocher avec le niveau scolaire attendu) puis en bac pro froid. Il y a ici un espace de passage, de transition, presque à rebours qui interroge. Il serait cohérent d'imaginer que, déménageant vers un autre pays, ce pays d'accueil reconnaisse ma formation et mes diplômes et me permette de compléter mon cursus au niveau auquel je me suis arrêté. D'autant plus si je parle déjà plus de langues que la majorité des élèves de mon âge de compétences égales. Pourtant, l'institution française, qui joue le jeu des équivalences scolaires à bien des niveaux, dénie ce droit aux MNA. Malgré des documents attestant de sa formation initiale et de son niveau de scolarisation, Felipe doit subir une évaluation officielle, qui, elle-même, sera minorée par l'administration (qui pourtant en a conçu le référentiel). Ainsi, Felipe, venu en France pour poursuivre des études longues dont il savait qu'elle ne serait pas accessible en Guinée, se voit dénier le droit à ce parcours, et doit subir une orientation forcée vers une voie professionnelle. L'on comprendrait alors qu'il exprime quelque sentiment de colère, de frustration ou de rejet. Pourtant, ce n'est jamais le cas lors des divers entretiens que nous avons avec lui, dans le cadre de la recherche comme dans le cadre informel. Felipe accepte son sort avec philosophie et sans rancune apparente. Il va même jusqu'à expliquer que c'est son choix. Ainsi il fait sien, dans le discours, les injonctions auxquelles il est soumis contre sa volonté première. Pourquoi ? Certainement d'abord pour des raisons pragmatiques : après près d'un an en France, et alors qu'il n'est toujours pas reconnu mineur, Felipe a eu le temps de prendre la mesure de la force de l'administration et de sa faculté de résistance passive. Sa temporalité n'est pas celle de la justice. Venu en France par des moyens dont il ne fait jamais état en public, il dit cependant, dans l'informel, devoir rembourser ses dettes, envoyer l'argent à la famille restée au pays, « assumer ». Il ne peut donc prendre le risque d'une scolarité longue mais non rémunératrice, et qui, potentiellement pourrait lui couper les droits au titre de séjour qu'il est venu chercher¹. Notons cependant comment, au lieu de parler la situation comme subie, Felipe la reprend à son propre compte et modifie, dans le discours le projet initial qu'il avait laissé paraître en début d'entretien.

Certes, Felipe est un jeune homme brillant, qui choisit ce pseudonyme pour la recherche car il lui rappelle un personnage de film reconnu pour son intelligence et sa capacité à se débrouiller avec ingéniosité dans n'importe quelle situation, mais (et peut être justement grâce à cette intelligence), il va faire un choix qui est aussi celui de la maturité, celui qui contraint la pulsion première, celui, rationnel qui va lui permettre d'assumer ses devoirs envers celles et ceux qui ont permis, plus ou moins directement, qu'il accomplisse ce voyage. Ainsi, pris dans cette suspension contrainte, Felipe développe des stratégies adaptatives, bricole pour jouer le rôle qui lui a été assigné (ou qu'il s'est assigné), le rôle étant entendu comme « cet ensemble de gestes fonctionnant comme symboles signifiants et associés pour former un 'personnage' socialement reconnu », il s'agit pour ces personnes, d'endosser des rôles différents au cours des diverses situations créées par la migration (Goffman, cité par Dubar, 1995). De Certeau (1980) a déjà mis en évidence ces tactiques sur les lieux de l'autre, répondant à l'enjeu d'invisibilisation de la posture d'immigré en faveur d'une posture passe-partout jugée plus adéquate à la réussite du projet.

1 La formation professionnelle est une condition *sine qua non* pour l'obtention des titres de séjour à la majorité. Cf <https://www.reseau-alpha.org/fiches-pratiques/apprentissage-linguistique/74564-l-orientation-des-mineurs-non-accompagnes-mna-pour-apprendre-le-francais>

Foucart (2010) distingue trois modalités de positionnement dans l'entre-deux. Parmi elles, le passage « suppose le mouvement, l'aller-retour, la bifurcation, le bricolage. Tiré de « *passus* » en latin, « passage » désigne le déplacement, l'acte de se déplacer. Une marche vers ailleurs (à côté, plus loin, plus haut...), une enjambée, un cheminement, un processus de transformation en train de s'opérer, et non déjà effectué ; en même temps que le lieu où s'effectue ce processus, sa trace ou son support, que ce soit au sens spatial ou métaphorique (de la Soudière, 2000) » (Foucart, 2010, p. 3). Ici, les traces du passage sont claires : au désir enfantin de poursuivre des études longues se substitue le désir plus ou moins inconscient (ou tout du moins absent du discours explicite) de prendre une place qui est celle d'un adulte doté de responsabilités. Symboliquement, il y a ici, pour Felipe, un passage tant pragmatique que symbolique : en traversant vers la France, c'est quelque part une forme pulsionnelle adolescente qui s'exprime, celle du départ loin du cadre familial, de l'indépendance, de la rupture avec le père. En acceptant la contrainte aux études courtes, c'est, symboliquement, le deuil de cette position enfantine qui se fait, comme si, le temps d'un voyage, l'enfant était devenu adulte. Cependant, ce passage, qui semble escamoter ce temps d'adolescence que nous connaissons, en Europe, justement comme celui de la transition, en tant qu'il est à marche forcée, contraint, ne peut se faire qu'à l'aide de bricolages. Nous entendons ici le terme bricolage, non pas dans sa définition péjorative comme relevant de l'amateurisme, mais dans le sens défini par Lévi-Strauss (1962). Distinct de l'ingénieur, le bricoleur utilise les outils à sa disposition et y met une part de lui-même. Face à l'impossible de la position qui lui est proposée par l'administration, et qui nécessite de nier une partie de son histoire, de ses acquis, de son être, Felipe bricole, s'arrange avec le Réel, et c'est ce bricolage, dont on peut interroger le degré de conscientisation, qui lui permet d'être au monde, qui fait restructuration.

Nous touchons ici peut-être à ce qui fait nœud dans ce parcours fait de passages géographiques mais aussi symboliques : la migration découle d'un projet de nouvelle vie, ici faite d'études et de possibles économiques et sociaux (fonder une famille). Elle permet aussi de faire rupture et donc reconstruction au niveau identitaire. En arrivant dans ce nouveau pays que l'on ne connaît pas, mais où personne ne nous connaît non plus, d'autant plus si l'on considère le fossé culturel, alors tout est possible, y compris se construire une nouvelle identité. Nous parlons ici bien sûr d'éléments matériels dont on sait qu'ils jalonnent le parcours migratoire : « emprunts » de papiers, faux documents, ... Nous évoquons aussi des changements plus intimes : la migration ouvre à un inédit, la possibilité de se réinventer, d'« oublier » qui l'on est (était), pour s'imaginer, se recréer, devenir un nouveau soi. Ainsi en est-il de Felipe qui, d'élève brillant mais turbulent « des fois j'étais pas concentré en classe et j'faisais j'déconcentrais les autres (sourire) et j'aime beaucoup le foot des fois...j'préfèrais le foot que qu'aller réviser... j'partais à l'école mais des fois réviser je préfèrais faire le foot... mais généralement j'étais j'étais pas mal en classe » en Guinée, se présente comme un jeune homme posé et très (trop ?) sérieux lors de nos entretiens.

L'entre-deux comme obstacle à la relation

D'après Camilleri (1990), pour réduire l'écart (souvent conflictuel) entre ces différentes représentations sociales mais aussi les diverses assignations identitaires qui enferment les individus dans des termes et/ou des catégories dans lesquels ils ne se reconnaissent pas nécessairement, mais qu'ils ne peuvent ignorer (Hohl et Normand, 1996), les jeunes issus de l'immigration sont amenés à déployer des stratégies identitaires, qui dévoilent leur capacité d'adaptation au contexte, laquelle caractérise la manière dont ils interagissent avec leur environnement sociolinguistique et socioculturel et dont ils se placent par rapport à celui-ci dans la mesure où l'individu ajuste ses positionnements identitaires en fonction de ce dernier (Sabatier, 2006). Qu'avons-nous dit lorsque nous avons dit cela ? Qu'avons-nous apporté au débat, lorsque nous avons, comme nous venons de le faire, démontré combien le vécu migratoire est source de passages, et donc d'entre-deux ? En quoi savoir tout cela peut-il aider à mieux travailler avec Felipe et les MNA en général ? Comprendre le champ de la transition, du passage et son corollaire l'entre-deux comme un élément fondamental et constitutif du parcours migratoire nous semble être un des piliers fondateurs du travail (qu'il soit rémunéré ou bénévole) avec les MNA. Pour saisir la portée de ce raisonnement, il faut considérer le quotidien de cet accompagnement. Felipe nous le rappelle : *« j'ai été bombardé de questions aussi au niveau du DDAEOMIE... Vraiment... des questions que/j'm'attendais pas du tout / des questions heu par exemple ils te demandent si tu/y a combien d'écoles dans ton quartier/ et ils te demandent des trucs c'est-à-dire heu (sourire) c'est même pas impensable/ ils te demandent si (racle la gorge) si t'as/ si vous élevez des poulets si vous élevez des bœufs/ moi je leur dis que moi j'suis dans la capitale/ je suis jamais allé en campagne moi j'suis né dans la capitale j'ai grandi dans la campagne/ dans la capitale j'suis pas allé en campagne du coup ça j'connais pas/ on te pose des questions aussi d'être précis/ dans les dates/ quand est-ce que tu as quitté ton pays/ quand est-ce que tu as arrivé dans le premier pays/ quand est-ce que tu as bougé dans le premier pays/ mais*

c'est des questions tu je tu peux pas t'en rappeler/ et si t'allais pas à répondre toutes les questions qui t'ont posées ils te disent que non/ ce que tu dis c'est pas vrai/ et pourtant tu peux pas te rappeler de tout ça/ exactement les dates précises », le principal intérêt des travailleurs sociaux le concernant relève de son identité. Qui est-il ? Qui est-il ce migrant qui demande assistance et soutien bien sûr, mais sur un autre plan, qui est cet autre qui me rencontre, m'interpelle malgré lui, me confronte à un autre social et à moi-même en même temps ? À la question « qui suis-je ? », je peux donner des éléments de réponse factuels, qui tiendront pour l'autre une forme de vérité : je suis une personne dotée d'une identité attestée par des documents officiels, de numéros d'identification, d'une profession et d'un statut social, etc. Ce n'est pas le cas de Felipe, ni des MNA en général : leur identité leur est contestée, la validité de leurs documents reniée, ils sont hors système, et même, au-delà de cela, soupçonnés de mentir pour l'intégrer. C'est l'épreuve du soupçon pointé par Bricaud (2006).

« Nous sommes dans un système sans bienveillance, où la présomption de majorité domine [...]. Le doute dans l'intérêt de l'enfant, pourtant bien inscrit dans les textes, n'a pas cours pour eux (...) Le soupçon naît de la confrontation au mensonge, réel ou supposé, du jeune, face aux services sociaux sur son âge, sa nationalité, mais aussi son parcours, le sens de son voyage, la présence éventuelle de proches en France, la nature des liens avec sa famille..., et opère comme un instrument de discrimination entre ceux méritant leur prise en charge et les autres, qui auraient triché ». Du côté des équipes, il relève aussi la peur d'être manipulé. Cultiver le soupçon servirait en outre à entretenir l'image de professionnels crédibles. « Mettre en doute systématiquement les informations transmises par des jeunes permet de se prémunir, à peu de frais, du risque de passer pour un idiot, un naïf qui s'est fait avoir, auprès d'autres professionnels comme des jeunes (...) Sur fond d'insécurité juridique, où on ne saisit pas toujours bien dans quelle direction il est permis ou souhaitable d'accompagner les jeunes, le soupçon peut entraîner l'attentisme des acteurs, voire la suspension des mécanismes d'assistance. Démunis, inquiets, les professionnels entrent dans une forme de retrait par rapport au jeune dont la situation semble trop compliquée ² ».

Dans toute relation il y a ce qui se dit et ce qui ne se dit pas. La relation travailleur social/MNA est particulière, en ce sens qu'elle est dissymétrique, l'un ayant besoin de l'autre pour gagner sa place dans le pays d'accueil. Elle est donc une relation à laquelle se rajoute ce qui peut se dire et ce qui ne se peut pas énoncer, ce que l'on doit dire et ce que l'on ne doit pas.

La migration impacte cette relation, dans le sens où elle impacte la construction identitaire des sujets : *« En fonction des acteurs et des objectifs qui les guident, les interactions induisent ainsi des assignations identitaires différentes pour les migrants. C'est la définition de la situation partagée par ces derniers et leurs interlocuteurs qui implique de leur part un ajustement de leurs conduites et c'est alors la représentation d'eux-mêmes qu'ils font évoluer au cours des différentes situations d'interaction dans lesquelles ils sont impliqués. (...) Cette analyse souligne à quel point la notion de rôle est importante dans ces passages d'une société à une autre, mais aussi d'une représentation identitaire à une autre »* (Potot, 2001). Ainsi, par exemple, le processus de délégation à l'immigration mis en évidence par Sayad ne peut s'évoquer dans une relation où le projet du MNA repose sur l'argument de l'isolement. Et l'on voit bien comment, confronté à l'impossible du Réel (la position d'immigré), l'Imaginaire se restructure (abandon du projet et adhésion à un nouveau projet) pour organiser du Symbolique (une nouvelle position sociale).

Ne pas prendre en compte la dimension inconsciente et pulsionnelle de cette relation, ne pas considérer comme élément fondamental de compréhension la structure du nouage RSI chez le MNA, c'est donner prise au discours de la vérité et du mensonge, du bien et du mal, de l'honnêteté et de la délinquance. C'est nier, une fois de plus, la singulière construction identitaire de l'adolescent migrant non accompagné, les processus de (dé) construction qui jalonnent son expérience migratoire, c'est travailler avec un autre qui n'est qu'image de surface, qui n'existe pas, une illusion. C'est aussi créer de la difficulté pour les travailleurs sociaux et bénévoles (Goudet-Lafont, Le Du, Marichez, Radjack et Baubet, 2016). Le MNA ne ment pas. Le MNA s'adapte. Il s'adapte à ce qu'il comprend des contraintes qui lui sont posées. Il s'adapte à ce qu'il croit qu'on attend de lui. Il s'adapte parce qu'il n'est pas le bienvenu, que l'administration le lui dit régulièrement très clairement au cours de son parcours, et que, pour tenir son projet, il doit, il se doit, de rester dans un intermédiaire, un entre-deux qui est celui qui, finalement, fait identité. Migrer, c'est partir. Mais l'histoire sociale montre que ce n'est pas forcément arriver. Même dans 10 ans, lorsque Felipe sera installateur de climatisation en France, qu'il aura une famille et des enfants, il restera un immigré, celui qui vient d'ailleurs.

2 <https://www.infomie.net/spip.php?article3670>

Ses enfants auront probablement à souffrir de ce statut aussi, et ses petits-enfants peut-être aussi. La migration est un stigmate (Goffman, 1963), et à ce titre, elle reste et marque durablement. La seule alternative qui reste à ce MNA, c'est de faire au mieux pour montrer sa bonne volonté, prouver qu'il cherche à s'intégrer, qu'il en est capable, qu'il fera mieux que le français de naissance. Dans ce cadre il est prêt à tout accepter en apparence : les démarches sans fin, l'attente, l'orientation forcée, etc. Felipe, après nous avoir raconté pendant deux heures la difficulté de son parcours et des conditions d'accueil qu'il a trouvé en France, est encore capable de remercier : *« je voudrais remercier les associations qui sont là / qui s'occupent de nous / parce que sans eux franchement ça ça n'aurait pas été possible / sans eux il n'y aurait pas un jeune qui serait placé par l'ASE / parce que si on n'aurait pas moi si j'aurais pas tout ça j'n'allais pas rester à T. / j'sais pas là où je serais allé mais je ne resterais pas sur T »*.

De ce constat en naît un autre, plus difficile à intégrer, plus difficile à concevoir pour qui croit à la mission humaniste de la France : Felipe ne peut être le jeune que nous aurions connu si nous l'avions fréquenté en Guinée, avant son départ. Ce jeune-là n'existe plus, voire même n'a plus le droit d'exister. Pour mener à bien son projet migratoire, Felipe doit abandonner ce costume et endosser celui que la société française lui présente : celui de l'intégrabilité. Or, lorsque je rencontre Felipe, que je sois chercheuse, travailleuse sociale, bénévole, etc., symboliquement, je suis la France. J'incarne par ma simple présence la contrainte qui s'exerce sur lui. Dans ce cadre, il ne peut qu'être ce Felipe que nous interrogeons, celui qui a revêtu son costume intégratif. La relation en est faussée par essence. Bien entendu, toute relation dépend des filtres que chacun y apporte. Mais dans toute relation, il y a l'espoir que, le temps faisant, les filtres se dissolvent au profit d'un dévoilement plus intime. Ce dévoilement ne peut exister dans la relation avec Felipe, d'une part parce qu'il pourrait lui être dommageable d'un point de vue social (en révélant par exemple certaines actions illégales), mais aussi parce qu'il pourrait en souffrir d'un point de vue psychique. Nous l'avons vu, le costume identitaire fait ici défense au service du projet. Il est le Symbolique qui vient pallier l'impossible du Réel et permet à l'Imaginaire de continuer à exister. Toute la question réside donc, pour nous chercheuse, et en vue de proposer des pistes de travail vers l'amélioration du travail social dans l'accueil du MNA, à tenter de définir les prolégomènes potentiels d'une zone de rencontre (Baeza-Carminatti, 2007) qui permettrait de faire relation.

Zone de rencontre

Dans la rencontre entre le travailleur social et le MNA, nous avons donc deux sujets pris dans un ensemble de tensions (nous n'avons pas développé ici celles agissant le travailleur social, d'autres s'en étant chargés avant nous (Rigoni, 2022), et contraints par l'institution à faire relation, sur un temps qui peut être long (par exemple si l'on considère les suivis dans le cadre de la protection de l'enfance, qui peuvent durer plusieurs années). Cet espace de la rencontre, nous l'avons vu, n'est pas aisé, et s'organise dans un ensemble de tensions parfois antagonistes (nécessité de connaître l'histoire du jeune vs impossibilité de faire état d'éléments qui pourraient être pris à charge, injonction à orienter vers l'enseignement professionnel vs désir de poursuivre des études longues) qui tendent à fragiliser la relation. Il y a ici une relation entre le soi professionnel et le soi bénéficiaire, mais aussi avec l'objet de l'intervention qui s'inscrit dans un espace non seulement construit de paradoxes, mais aussi marqué par une part importante d'inconnu.

Le MNA est un pragmata (James, 1998) qui échappe à la pensée commune (Mothes, Cadiou, Langonné, (2023 à paraître). En conséquence, les travaux dont il fait l'objet ne permettent pas encore vraiment de dessiner les contours d'une formation des personnels qui prenne en compte l'ensemble des éléments qui structurent sa position tant sociale que psychique. Dans ce cadre, on ne peut attendre du professionnel qu'il soit en capacité d'envisager au prime abord cette relation dans sa complexité. Un travail autour des gestes professionnels ayant pour objectif d'accueillir au mieux le MNA dans sa singularité, passerait donc par l'aménagement d'une véritable zone de rencontre au sens de Baeza-Carminatti (2007), c'est-à-dire comme un espace qui se construit au cours des interactions entre le sujet qui transmet et le sujet qui apprend. Il s'agit ici de penser la relation sociale et psychique avec les outils de l'EPS, dans une réflexion qui pense l'espace comme à la fois matériel et symbolique. Baeza et Nourit (2009) pensent la zone de rencontre comme un espace de construction identitaire nourrit d'interactions, un *« espace social qui se construit dans l'intervention »* (p. 51).

La professionnalité reviendrait ici à penser l'espace de la rencontre avec le MNA comme une zone de rencontre, c'est-à-dire un espace spatio-temporel social et symbolique qui présuppose d'une pensée compréhensive de la « construction sociale de la réalité (Berger, Luckmann, 1986), et prenne en compte à la fois les manières de faire et de dire des sujets en présence, mais aussi les rites de présentation et d'interaction qu'ils observent et la manière qu'ils ont de se comprendre et de comprendre les autres pour construire leur réalité sociale. Un espace au sein duquel le nouage RSI de chacun des sujets a sa place et devrait être considéré comme structurant à la fois de l'identité et de la relation.

Conclusion

Le MNA n'est pas un migrant comme les autres : adolescent, ayant généralement choisi de quitter son pays d'origine, parti seul à un âge où l'on est encore dépendant de l'éducation familiale, avec un parcours migratoire souvent très long car peu anticipé, il est un sujet singulier à la situation particulière. L'arrivée dans le pays d'accueil n'est pas pour autant, du moins en France, la garantie d'une normalisation de sa situation : l'impensé social devient alors un vide juridique qui crée de nouveau une situation particulière pour le jeune. L'analyse du cas de Felipe nous a permis de faire le point sur les mécanismes de (re) construction identitaire à l'œuvre pour les MNA dans le parcours migratoire. La clinique lacanienne, en ouvrant le champ de la réflexion au triptyque RSI nous a conduit à cerner les contours d'une position subjective qui est source de malentendus, d'incompréhensions et de souffrances dans la relation à l'autre, et en particulier à l'autre travailleur social ou bénévole. Cette approche clinique permet aussi de développer des pistes de réflexion vers une meilleure compréhension des tensions qui agitent le sujet, lorsqu'il est MNA. Ce sont autant de possibles pour une formation des professionnels vers une intervention plus juste.

Bibliographie

- Amiel, G. (2012). R S I. *La revue lacanienne*, 13, 73-81. <https://doi.org/10.3917/lrl.122.073>
- Ardoino, J. (1990). Les postures (ou impostures) respectives du chercheur, de l'expert et du consultant. *Les nouvelles formes de la recherche en éducation*, 2, 79-87.
- Astier I. (2007). Les nouvelles règles du social. Presses universitaires de France
- Austry, D., Berger, E. (2009). Le chercheur du sensible, sa posture entre implication et distanciation. Actes du 2e colloque international francophone sur les méthodes qualitatives 25 et 26 juin 2009. Lille.
- Baeza-Carminatti, N. (2007). La « zone de rencontre » en éducation physique et sportive : lieu d'interaction, de construction et de transmission des savoirs. [Thèse de doctorat inédite en sciences de l'éducation], Université d'Orléans.
- Baeza, N., Nourrit-Lucas, D. (2009). La « zone de rencontre » en Éducation Physique et Sportive : un espace de construction identitaire. *Movement & Sport Sciences*, 68, 51-71. <https://doi.org/10.3917/sm.068.0051>
- Bauman, S. (2004). Vies perdues. La modernité et ses exclus. Payot & Rivages.
- Beillerot J., Bouillet A., Blanchard-Laville C., Mosconi N. (1989). Savoir et rapport au savoir. Élaborations théoriques et cliniques. Éditions universitaires.
- Beillerot J., Blanchard-Laville C., Mosconi N. (1996). Pour une clinique du rapport au savoir. L'Harmattan
- Belguidoum, S. (2000). Stigmatisation et bricolage identitaire : le vécu de l'entre-deux. In Colloque international " les lignes de front du racisme. De l'espace Schengen aux quartiers stigmatisés", Institut Maghreb-Europe, Université Paris 8.

- Bricaud, J. (2006). Les mineurs isolés face au soupçon. *Plein droit*, (3), 23-27.
- Berger, P., Luckmann, T. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Méridiens Klincksieck
- Bolzman, C. (1996). *Sociologie de l'exil. Une approche dynamique. L'exemple des réfugiés chiliens en Suisse*. Seismo.
- Bolzman, C. (2002) ; De l'exil à la diaspora. L'exemple de la migration chilienne. *Autrepart*, 22, 91-107.
- Bolzman, C. (2006). Violence politique, exil et formes de résilience. Dans L. Toscani, J. Bosch (Dir.), *Chemins de résilience. Un éclairage multidisciplinaire à partir de récits de vie* (p. 162-173). Médecine et Hygiène & HUG.
- Bourgi, H., Burgoa, L., Lacovelli, X., Leroy, H. (2021) Mineurs non accompagnés, jeunes en errance : 40 propositions pour une politique nationale. <https://www.senat.fr/notice-rapport/2020/r20-854-notice.html>.
- Camilleri, C. (1990). (Dir.). *Stratégies identitaires*. Presses universitaires de France.
- Carayon, L., Mattiussi, J., Vuattoux, A. (2018). Soyez cohérent, jeune homme ! *Revue française de science politique*, 68(1), 31-52.
- Castoriadis, C. (1975). *L'Institution imaginaire de la société*. Seuil
- Certeau de, M. (1980). *L'invention du quotidien, tome I : Arts de faire*. Gallimard.
- Chiseri-Strater, E. (1996). Turning in upon ourselves: positionality, subjectivity, and reflexivity in case study and ethnographic research. In P. Mortensen, G.E. Kirsch (Eds.), *Ethics and responsibility in qualitative studies of literacy* (p. 115-133). NCTE.
- Gaulejac (de), V. (2014). Pour une sociologie clinique du travail. *La nouvelle revue du travail* 4 | 2014. Consulté le 9 mars 2022 sur <http://journals.openedition.org/nrt/1576> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/nrt.1576>
- Derrida, J. (2021). *Hospitalité. Volume I. Séminaire (1995-1996)*. Seuil
- Devereux, G. (1967). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Flammarion
- Dubar, C. (1995) *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*. Armand Colin.
- Dubet, F. (2022). *Le déclin de l'institution*. Le Seuil.
- Erikson, E. (1950). *Childhood and society*. Norton.
- Etiemble, A., Zanna, O. (2013). Des typologies pour faire connaissance avec les mineurs isolés étrangers et mieux les accompagner. Infomie.net. https://www.infomie.net/IMG/pdf/synthese_-_actualisation_typologie_mie_2013-2.pdf
- Foucart, J. (2010). Entre-deux et passages. Essai de conceptualisation à partir de la complexité et de la transaction. *Pensée plurielle*, 24, 7-12. <https://doi.org/10.3917/pp.024.0007>
- Freud S., (1905). Les reconfigurations de la puberté. Trois Essais sur la théorie sexuelle. Dans S. Freud, *Œuvres complètes VI*, (p. 145-181). Presses universitaires de France.
- Freud, S. (1900 : 2005). *L'interprétation des rêves*. Presses universitaires de France.

- Freud, S. (2010 : 1917) Conférences d'introduction à la psychanalyse. Gallimard
- Goffman, E. (2007). Stigmate. Les usages sociaux du handicap. Les Éditions de Minuit
- Goudet-Lafont, B., Le Du, C., Marichez, H., Radjack, R., Baubet, T. (2016). L'accompagnement éducatif des mineurs isolés étrangers ; discours et représentations des éducateurs. *L'autre, Cliniques, Cultures et Sociétés*, 17(1), 16-34.
- Heinis, M. (2021). L'adolescence en veut ! Désir et transgression. Eres.
- Hohl, J., Normand, M. (1996) Construction et stratégies identitaires des enfants et des adolescents en contexte migratoire : le rôle des intervenants scolaires. *Revue française de pédagogie*, 117, 39-52.
- James W. (1998). La Signification de la vérité. Antipodes.
- Jeffrey, D. (2008). Les rites de passage à l'adolescence. Dans D. Le Breton, *Cultures adolescentes : entre turbulence et construction de soi* (p. 97-110). Autrement.
- Kaufmann, J.-C. (1996). L'entretien compréhensif. Nathan
- Kaufmann, J.-C (2004) L'invention de soi. Une théorie de l'identité. Armand Colin
- Lacan, J. (1971). Le séminaire (livre XVIII). D'un discours qui ne serait pas du semblant. Seuil
- Lacan, J. (1973). Séminaire. Consulté le 9 mars 2022 à <https://www.idixa.net/Pixa/pagixa-0605021450.html>
- Lacan, J. (1974). Séminaire RSI. Consulté le 9 mars 2022 sur <https://www.idixa.net/Pixa/pagixa-0605021459.html>
- Lévi-Strauss, C. (1962). La pensée sauvage. Plon
- Maurel, E. (2000). De l'observation à la typologie des emplois sociaux. Dans J.-N. Chopart, J- (Dir.) *Les mutations du travail social* (p. 25-52). Dunod.
- Mothes, P., Cadiou, S., (2020a), *From « poor refugees » to « good old niggers »*. [ECEER] Refugees in/and Education throughout Time in Europe: Re- and Deconstructions of Discourses, Policies and Practices in Educational Contexts. Network 07 Social Justice and Intercultural Education & Network 17 Histories of Education. Glasgow online. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02924239v1>
- Mothes, P., Cadiou, S., (21 septembre 2020b), *UAM scholar integration: the case of France*. [Colloquium]. Cross-borders Perspectives on Refugees education, Universities of Vienna and Belgrade, Austria & Serbia. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02951686v1>
- Mothes, P., Cadiou, S. (2021a). De la « confiscation » comme construction identitaire. Être mineur isolé en France et en Espagne. [Images et migrants en Méditerranée], Université de Troyes.
- Mothes, P., Cadiou, S., (2021b), *Scolarisation des MNA : entre construction et déconstruction / Schooling of UAMs : between construction and deconstruction*. [Colloque] Racismes et antiracismes : une approche clinique pluridisciplinaire, University of Paris Diderot (France) and University of Education of Oulu (Finland).
- Mothes, P., Cadiou, S. (2022). From 'poor refugees' to 'good old nigger.' How press may shape unaccompanied migrants' figures. *Tertium Comparationis*, 28(2), 177-198.
- Mothes, P., Cadiou, S., Langonné, J. (2024, à paraître) Images de mineurs migrants et presse en ligne : au risque de l'invisibilité. Dans P. Borderie (Dir.), *Images et migrants en méditerranée*. L'Harmattan.

Piaget, J. (1969). Psychologie et pédagogie. La réponse du grand psychologue aux problèmes de l'enseignement. Denoël

Potot, S. (2001) Migrations et construction identitaire : le cas des Roumains en France. Dans H. Bertheleu, *Identifications ethniques. Rapport de pouvoir, Compromis, Territoire* (p. 155-170). L'Harmattan.

Reynaud, J. D. (1989). Les règles du jeu. L'action collective et la régulation sociale. Dunod.

Rigoni, I., (2022), Migrations : MNA : un accompagnement éducatif sous tension. [Colloque] Éducation inclusive : l'éducation en situation migratoire. INSHEA, Université Paris-Lumières.

Sabatier, C. (2006). Figures identitaires d'élèves issus de la migration maghrébine à l'école élémentaire en France. *Éducation et francophonie*, 34(1), 111-132.

Sayad, A. (1999). La Double Absence [Double Absence]. Seuil.

Shafak, E. (2008) La bâtarde d'Istanbul. Payot.

Stévenin, F., Touati, A., Guegan, L. (2018). La prise en compte du trauma dans la pratique professionnelle auprès des jeunes étrangers isolés. *VST-Vie sociale et traitements*, 138, 5-12.

Taylor, S. J., Bogdan, R. (1984). *Introduction to qualitative research methods: The search for meanings*. John Wiley & Sons.

Von Overbeck Ottino, S., Ottino, J. (2001). Avoir ou être : tribulations identitaires chez les adolescents migrants. *L'Autre*, 2, 95-108.

Withol de Wenden, C. (2021). Atlas des migrations. Autrement

Zittoun, T. (2007). *Symbolic resources and responsibility in transitions*. Researchgate. Consulté le 9 mars 2022 à https://www.researchgate.net/publication/228465748_Symbolic_resources_and_responsibility_in_transitions.